

D

07.02 2019 05.04 2019

T'envoler Myriam Jacob-Allard

↘ Opening on February 7 at 7 pm

↘ The gallery is open from Tuesday to Saturday, from noon to 5 pm and until 7 pm on Thursdays

↘ Book launch of *T'envoler* on March 2, 2019

Gallery space

It is at the crossroads of personal history and collective memory that Myriam Jacob-Allard's work lingers. These take form in the exhibition around two narratives: a popular song and a family story. The title of the exhibition, *T'envoler*, is borrowed from a country song, a musical genre with a particular resonance for the artist's family. Country music, at times described as "white people's blues", has the same visceral quality, that impulse to be close, in simple terms, to everyday life and feelings. Moreover, the lovelorn refrain in one of the principal works of the exhibition is sung by Jacob-Allard, her mother and her sister. The artist places beside this song a story which, because of its persistence, is part of the family lore. This story, told countless times by her grandmother, is an implausible tale of the time a hurricane worthy of *The Wizard of Oz*, when she was a child, picked her up and sent her flying. Present in each of these stories, the idea of flying away - or of sending someone flying (*t'envoler*) - invests Jacob-Allard's piece with a strange duality: at once murky and light-hearted, the sign of freedom and attachment, of belonging and flight, it is the duality of fear of the unknown and the reassuring familiar. Under the surface, a private story's potential for universality can be seen taking shape, but also, as a sign of the times at this moment of great uniformity, the deep

desire to reconnect with - or even to invent - a unique story all one's own. - FC

Originally from Abitibi-Témiscamingue, Myriam Jacob-Allard is an interdisciplinary artist who works primarily with performance, video, craft and installation. She holds an MFA in Visual and Media Arts from UQAM and lives in Montreal. Her practice focuses on Quebecois pop culture, particularly on country-western culture, which occupies an important place in her maternal family. Drawing on collected testimonials and stories as well as country-western iconography, songs and myths, Myriam Jacob-Allard's work reflects on the maternal figure, matrilineal transmission, memory and forgetfulness.

Her work has been presented in numerous solo and group exhibitions as well as in festivals across Canada, Europe and South America. Recent exhibitions include *Once Upon a Time... The Western: A New Frontier in Art and Film* at the Musée des beaux-arts de Montréal (2017-2018), *The Grand Balcony* at the Musée d'art contemporain de Montréal in the context of the Biennale de Montréal (2016-2017), and *Ne pas mourir* at



© Myriam Jacob-Allard, *Les quatre récits d'Alice* (2019)

Images / expositions \ éditions /
5455, Avenue de Gaspé, espace 109 Montréal (Québec) Canada H2T 3B3
dazibao.art

Le LOBE (Chicoutimi, 2017). L'Œil de poisson (Quebec) will be presenting another of the artist's works in the spring of 2019. The recipient of many grants and awards, in 2015 Myriam Jacob-Allard was awarded the Claudine and Stephen Bronfman Fellowship in Contemporary Art.

For their support in the making of this project, the artist would like to thank: Alice Gervais, Claire Jacob, Émilie Jacob-Allard, Denis Allard, Simon Plouffe, Nicholas Larouche, Paul Daraïche, Bruno Bélanger, Sylvain Cossette, Lucette Jacob, Olya Zarapina, Joanne Lessard, Alain Omer Duranceau, Jean-Philippe Thibault, Louis-Philippe Côté, la Société d'histoire du patrimoine de La Sarre, the Canada Council for the Arts, the Conseil des arts et des lettres du Québec, PRIM centre, the Claudine and Stephen Bronfman Fellowship in Contemporary Art.

Song and title of the exhibition *T'envoler* :
Paul Daraïche

Credit : Paul Daraïche. (1984). *T'envoler*. Dans *T'envoler* [CD]. Québec : CPM Distribution



This exhibition was prepared for Dazibao by France Choinière, in close collaboration with the artist and Dazibao's advisory committee. Dazibao thanks the artist for her generous collaboration as well as its advisory programming committee for its support.

Dazibao receives financial support from the Conseil des arts et des lettres du Québec, the Canada Council for the Arts, the Conseil des arts de Montréal, the ministère de la Culture et des Communications and the Ville de Montréal.

La fabrique de la mémoire

À Dazibao, Myriam Jacob-Allard conjugue l'œil d'un ouragan à une chanson country

CRITIQUE

MARIE-ÈVE CHARRON
COLLABORATRICE LE DEVOIR

Dans cette exposition de Myriam Jacob-Allard, il y a beaucoup à voir, mais la plus tenace des impressions demeure sonore. C'est la chanson *T'envoler* de Paul Daraïche qui accueille le public et l'accompagne dans sa visite, rassurant de ce fait que l'artiste n'a rien laissé du country, un champ de référence qui caractérise une bonne part de son travail présenté depuis 10 ans.

Dans son Abitibi natale, le genre a visiblement la cote, et en particulier dans sa famille où le répertoire des chansons se transmet de mère en fille. La démarche de l'artiste retient de la musique son rôle comme véhicule de la mémoire; ses œuvres en explorent les mécanismes, tout en empruntant au country son caractère populaire. Le présent corpus élargit la réflexion autour d'un récit de sa grand-mère: un ouragan l'aurait soulevée de terre, alors qu'elle était enfant, à la ferme familiale par une journée chaude de juillet.

L'étonnant récit sert, pour ainsi dire, la démonstration à merveille. La transmission orale est pour l'artiste au cœur de la mémoire, personnelle et collective (familiale), et se rend ainsi fondamentale dans la conservation d'une culture immatérielle. Cette constitution du patrimoine — voire du matrimoine — passe nécessairement chez elle par les corps et les voix.

Mouvement perpétuel

Dans la vidéo *T'envoler*, l'artiste forme un trio avec sa mère et sa sœur, chantant en chœur les mots de Daraïche à propos d'un amour perdu. «T'envoler, t'envoler. Comment ai-je pu te laisser t'envoler. T'envoler, t'envoler. Entre mes doigts je t'ai laissé t'envoler», dit le refrain. Alors que la tête sur fond noir de chacune des interprètes tourne sur elle-même, la mélodie s'impose en ver d'oreille, suivant un mouvement perpétuel en boucle. Les paroles comme le motif circulaire prennent un sens différent au contact de l'autre pièce maîtresse de l'exposition, *Les quatre récits d'Alice*.

Le récit de l'ouragan est raconté dans cette œuvre qui se déploie en quatre écrans, pour chacune des versions livrées par la grand-mère maternelle dont il ne reste ici que le témoignage vocal. C'est l'artiste qui agit en ventriloque sur un côté de l'écran, tandis que l'autre recompose en images le souvenir à partir de fragments trouvés, dans le cinéma et d'autres sources. La formule fait mouche tant les images, le corps et la voix multiplient les écarts, tout en voulant coller ensemble. Se raconter, c'est toujours déjà un peu construire, révèle le procédé, qui pour être simple et drolatique fait aussi sérieusement état du besoin de transmission, de génération en génération.

Si le matériel visuel emprunté puise dans l'imaginaire commun des fictions — *The Wizard of Oz*, comme le souligne France Choinière dans son texte de présentation —, le souvenir

est aussi porté par le corps singulier de l'artiste qui incarne les intonations de sa grand-mère. Son récit ne lui est plus en propre dès lors qu'il refait surface par procuration; en petite-fille, Jacob-Allard est l'autre par qui cette histoire va désormais survivre, précipitant dans le présent le legs familial en le performant, encore et encore.

Procédés de fabrication

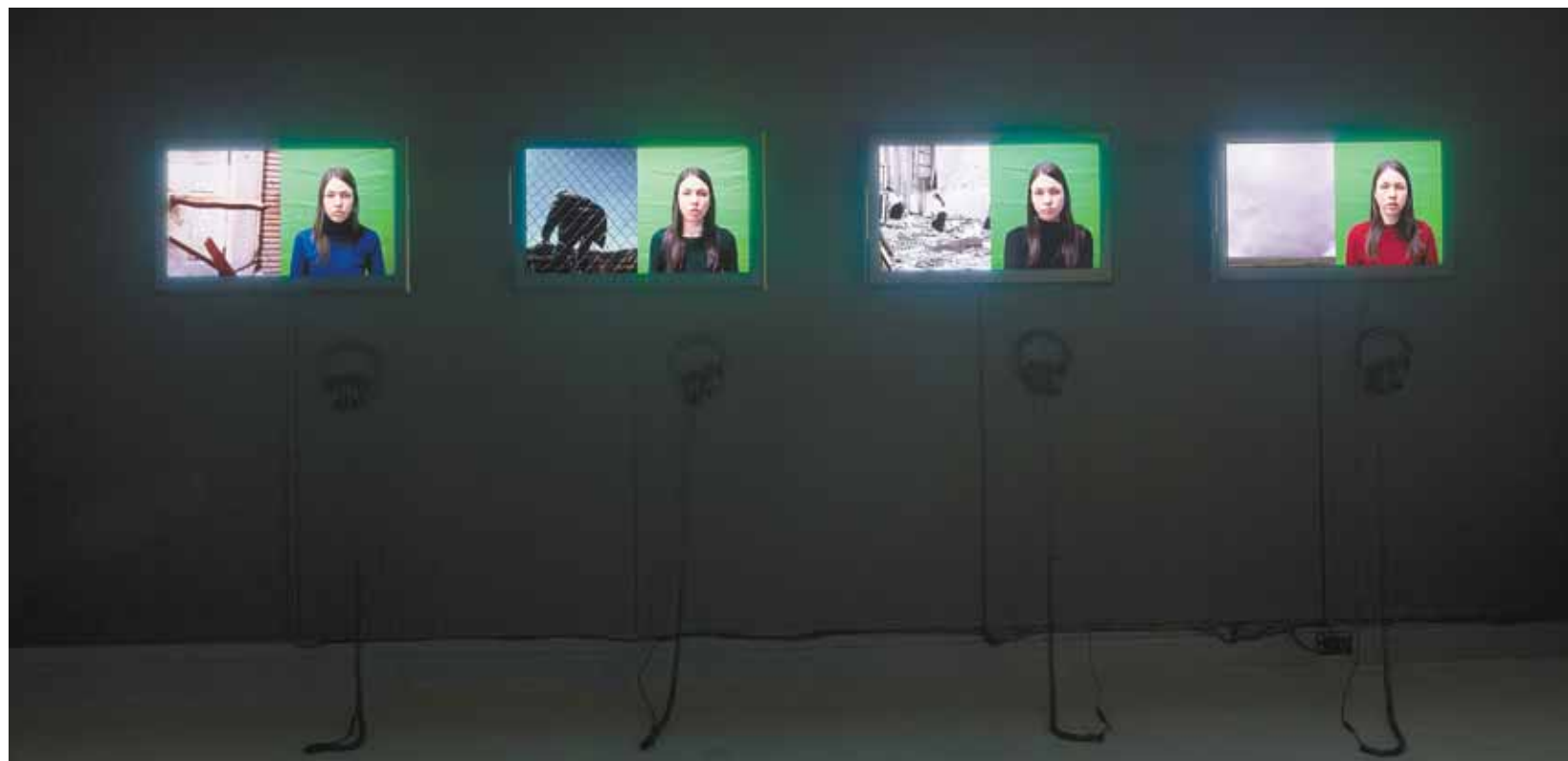
C'est en effet ce qui ressort du travail de Jacob-Allard, puisque le jeu de la performance est prégnant, et les procédés de fabrication pour donner à voir le souvenir des plus manifestes. Puisant dans les domaines du cinéma et de l'enfance, ceux-ci se croisent d'ailleurs dans le recours à des fonds verts, comme requis pour des effets de postproduction, à des vidéos d'animation et à des sculptures en papier mâché.

Tout ce bricolage accapare l'espace d'exposition et décline à répétition les composantes du récit, qui comprend entre autres un plant de rhubarbe, un veau et une chaudière de lait. Contre la sobre efficacité des vidéos, au demeurant situées plus loin dans le parcours, cette insistance apparaîtra d'abord grossière, pour se justifier ensuite par le touchant exercice de mémoire qui est proposé. L'on comprend trop bien que l'ouragan qui a hier entraîné Alice dans les airs, et qui sert de métaphore dans l'exposition à la notion de retour, c'est aussi le présage qu'un jour, c'est la grand-mère qui devra s'envoler.

T'envoler

De Myriam Jacob-Allard.
À Dazibao,
5445, rue de Gaspé, espace 10, Montréal,
jusqu'au 5 avril.

Myriam Jacob-Allard, *Les quatre récits d'Alice*, 2019
MARILOU CRISPIN



Myriam Jacob-Allard

T'envoler

Dazibao, Montréal

Du 7 février au 5 avril 2019



Les quatre récits d'Alice, 2019, vidéo, 1 min

L'exposition *T'envoler* peut être vue comme une installation à grande échelle¹, tant les liens entre les nombreuses œuvres – plus d'une quinzaine – sont solides, et tant l'effet immersif de l'ensemble est fort. Elle est d'une ampleur et d'une complexité qui rendent impossible, ici, un compte rendu exhaustif. Nous nous concentrerons donc sur ce qui, selon moi, est le trait distinctif de l'approche de Myriam Jacob-Allard : sa sensibilité aux tonalités, qu'elles soient liées aux mots, à la musique ou aux images.

L'œuvre autour de laquelle gravite toute l'exposition, *Les quatre récits d'Alice*, est une installation vidéo composée de quatre écrans, tous séparés en deux parties. À droite, on voit l'artiste, quasi immobile, qui parle et, à gauche, des images d'archives qui défilent. Quand on met les écouteurs, on découvre avec surprise que c'est une voix ancienne qui émane de la jeune artiste. Il s'agit de celle de sa grand-mère, Alice, qui raconte un épisode marquant de sa vie : la fois où, travaillant à la ferme, elle a été happée par un ouragan et s'est envolée.

À travers ce choc entre la parole et l'image, qui de prime abord produit

un effet comique, c'est la tonalité particulière du discours de l'aînée qui est mise en relief. Son accent, sa syntaxe, son vocabulaire, ses inflexions, et même les types de chevilles qu'elle utilise (« en tous les cas », « faque là »), nous renvoient à cette oralité terrienne qu'ont célébrée les œuvres canoniques du cinéma québécois. Malgré la virtuosité avec laquelle l'artiste synchronise ses lèvres avec les mots de sa grand-mère, un décalage se produit (temporel, notamment) que des stratégies visuelles semblent chercher à atténuer. Le tissu vert froissé devant lequel se trouve l'artiste, *green screen* volontairement amateur, peut être vu comme un désir de se rapprocher de l'authenticité d'Alice. Et l'air impassible de l'artiste, dont le visage est crûment éclairé, semble en harmonie avec la voix traînante et âgée.

La tonalité même du récit de la grand-mère est ambiguë, les détails très terre-à-terre (le champ de rhubarbe, la clôture...) contrastant avec l'aspect presque magique de l'emportement dans les airs. Cette tension entre ordinaire et extraordinaire est renforcée par la double provenance des images d'archives qui illustrent de façon exagérément littérale tout ce qui est raconté ;

des scènes banales qui ont été glanées sur Internet côtoient des images impressionnantes provenant de grands films de catastrophe. Ce jeu de fines discordances prend encore plus de force quand le spectateur, passant d'un écran à l'autre, porte attention aux petites incohérences qu'il y a entre les quatre versions du récit que fait la grand-mère, et notamment l'âge qu'elle avait au moment de la tempête (14 ans, puis 13, 12 et 11).

Ce que l'artiste pointe à travers ces variations et ces décalages (avec humour, mais non de façon ironique), c'est le travail de remodelage fictionnel qui fonde non seulement notre rapport au monde², mais aussi notre capacité à créer un réel partagé. L'épisode d'envol, sinon traumatique, du moins exceptionnel, Alice le rejoue fictionnellement pour elle-même et pour ses proches. C'est aussi ce que fait sa petite fille en créant des objets qui reprennent, sur différents registres et à travers différentes techniques, des aspects du récit ; dans la galerie, on retrouve entre autres, disséminés aux quatre vents, des tornades en papier mâché (dont une géante), des vidéos d'animation et des cailloux sur lesquels est peinte la maison de la grand-mère.



Se faire emporter par le vent, 2019, projection vidéo sur panneau de copeaux de bois, 3 min, photo : Guy L'Heureux

Une question spécifique, liée à cette « création du réel », semble chère à l'artiste : celle de la construction de l'authenticité. La chanson qui emplit l'espace, imposant son rythme lancinant à l'ensemble de l'exposition, nous met sur cette piste. Elle provient de la deuxième œuvre clé : une installation vidéo constituée de trois projections où l'on voit respectivement l'artiste, sa mère et sa sœur qui entonnent *T'envoler*, une pièce western de Paul Daraïche. Le fait que les trois chanteuses tournent fantastiquement sur elles-mêmes, perdues dans un fond noir, rappelle le motif de l'ouragan. Et la présence du mot « envoler », ici utilisé de façon figurée (puisque'il s'agit d'un amour perdu), fait écho à l'histoire d'Alice. Mais c'est la

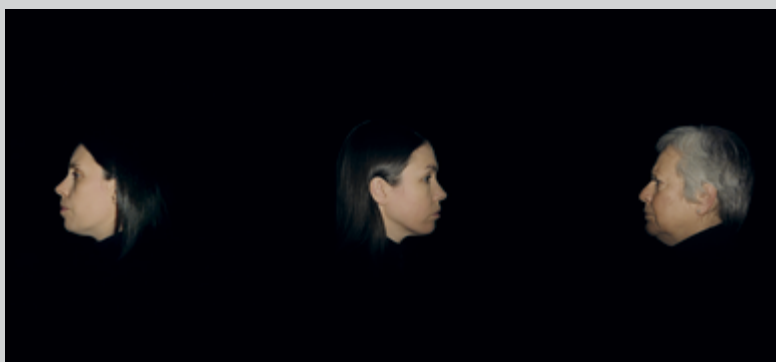
tonalité troublante de cette œuvre qui lui donne toute sa pertinence. La voix suraiguë et nasalisée de l'artiste, la lenteur du tempo et la langueur des accords arpégés reprennent, en les appuyant, certaines des caractéristiques qui permettent aux musiciens country-western d'asseoir leur authenticité (valeur suprême pour eux et pour leur public). C'est grâce à celles-ci qu'ils construisent des éthos : non pas des sentiments, mais des représentations codifiées de ceux-ci³.

Trouvant la distance juste pour dévoiler ces codes sans pour autant les discréditer, l'artiste redonne à l'authenticité, importante pour tous les humains, son statut de question existentielle. Comme les chansons western, ses œuvres s'appuient sur la valorisation de la vie ordinaire, de la simplicité, de la sincérité, de la solidarité familiale et des origines rurales. Mais toujours en elles quelque chose dissonne un peu, comme pour rendre aux mots, aux images et à la musique une liberté et une légèreté primordiales.

1 Bernard Lamarche en donne une intéressante définition dans son texte intitulé « Sortir du lieu : l'installation », dans *Installations*. À grande échelle, Québec, Musée national des beaux-arts

du Québec, 2016. 2 Dans *Pourquoi la fiction* (Paris, Seuil, 1999), Jean-Marie Schaeffer montre que le traitement fictionnel des souvenirs est essentiel à l'équilibre psychique. 3 Catherine François a déposé en 2011, à l'Université Laval, une thèse postdoctorale fascinante portant sur ce sujet : « La chanson country-western, 1942–1957. Un faisceau de la modernité culturelle du Québec ».

Charles Guilbert est artiste (vidéo, installation, dessin, chanson, écriture), critique d'art et professeur de littérature. Au cours des cinq dernières années, il a aussi été commissaire, en collaboration avec Marlène Boudreault, de dix expositions, dont, en avril dernier *Nos corps* (œuvres de JJ Levine, Rachel Echenberg et Sylvie Cotton).



T'envoler, 2019, projection vidéo triptyque, 5 min

NATHALIE BACHAND

Pas de bullshit – ou la sincérité artistique de Myriam Jacob-Allard

**Son sourire fait pousser / les fleurs.
Son sourire fait courir / la mort.
Son sourire fait mourir / la mort.**

Patrice Desbiens
Un pépin de pomme sur un poêle à bois
2011

En 2014, on m'invitait à écrire sur l'exposition *Maman(s)* présentée au Centre des arts actuels Skol: j'y découvrais alors le travail de Myriam Jacob-Allard. Je suis entrée dans un endroit où je n'étais jamais allée – je ne parle pas de Skol. Et j'ai aimé ça: j'ai eu du plaisir, mais pas que. Le travail de cette artiste a quelque chose à voir avec le sérieux que l'on met dans le plaisir, le confort, mais aussi une forme d'émancipation devant nos repères, la familiarité et l'étrangeté d'une mémoire recomposée. Chez Jacob-Allard, c'est en grande partie par la culture populaire que passe ce plaisir, ce confort et cette familiarité. Et si l'on ouvre la poupée russe qu'est la culture populaire québécoise, on y trouve, parmi ses rejets refoulés, la culture country-western. C'est par le lien familial que cette dernière s'est insinuée dans la vie de Myriam Jacob-Allard. La famille, ce grand portail au seuil duquel on hésite, à sortir comme à rentrer. Parfois, on niaise sur le pas de la porte, d'où l'on observe le monde, jauge et tâte les choses du bout des doigts.

SPIRALE — n° 269





MICROMYTHOLOGIE FAMILIALE - LA MENACE D'UNE TORNADE

En début d'année (du 7 février au 5 avril 2019), Dazibao présentait l'exposition *T'envoler*, le plus récent corpus d'œuvres créées par Myriam Jacob-Allard. Ce fut l'occasion pour moi de renouer avec l'univers de l'artiste. Et cet univers s'y déployait avec un tel élan qu'il menaçait de voler de toute part, tornade en tête. Protéiforme, l'exposition rassemblait vidéos, installations sculpturales, et images photographiques. On pourrait parler d'œuvres distinctes, mais la pratique de Jacob-Allard ne s'articule pas selon cette logique : une forme de porosité lie les œuvres entre elles, celles-ci partagent les particules d'un passé commun, leur matérialité est hantée par une même mémoire. Si la mère est un motif récurrent de son travail depuis de nombreuses années, ici nous remontons jusqu'à la grand-mère. Figure d'un lien lointain mais encore accessible, l'aïeule est le rappel d'un ancrage, des prémices d'une « histoire petit h » – de celle dont on peut encore se souvenir.

Avec *T'envoler*, il est question de déliaison tout autant que d'enracinement – et la force des éléments y est pour quelque chose. Une tornade est un phénomène naturel exceptionnel, peu fréquent et imprévisible, surtout ici, dans le nord de l'Amérique du Nord. C'est l'anecdote lorsqu'il se glisse dans la peau du sublime. Mais c'est d'abord le sujet d'une histoire racontée maintes fois par la grand-mère de l'artiste, madame Alice Gervais : enfant, elle aurait été emportée par le vent d'une puissante tornade et se serait momentanément envolée, pour atterrir dans la platebande de rhubarbe. Ayant pris avec le temps des allures de micromythe familial, ce récit en croise un autre, celui d'une chanson country, *T'envoler*, de Julie et Paul Daraïche – d'où le titre de l'exposition –, une chanson d'amour réinterprétée par l'artiste, sa sœur et leur mère. Transformée en berceuse et déplacée dans un contexte d'interrelation mère-filles, la pièce prend une tout autre sonorité. Mais bien que les liens affectifs résonnent différemment dans la version des Jacob-Allard, la force et l'ampleur du liant demeurent les mêmes, ainsi que la peine liée à sa possible perte.

Une forme d'ambiguïté habite le travail de Myriam Jacob-Allard. À la tendresse du lien filial et du confort de la familiarité s'oppose – en douce – l'éventualité de l'abandon et de la disparition des repères. Et si nous laissons cette ombre s'épanouir et s'étendre de tout son long, nous y verrons peut-être la mort, finale des finales avec laquelle composer et conclure. L'ouragan et sa tornade, c'est un peu cette menace implicite : un danger qui pourrait ne pas pardonner, qui pourrait anéantir un lien, une clôture, une maison, un veau, un être humain. La mort ne perd pas son temps avec le deuxième ou le troisième degré de compréhension. Elle ne raconte pas des blagues. La mort est sincère. C'est même le degré zéro de la sincérité – tout comme le sont les liens filiaux. Il ne s'agit pas de « l'idée » de sincérité, mais bien de celle qui est là au fond de soi, malgré soi.





RETOUR AUX ORIGINES – EN WINNEBAGO

Dix ans plus tôt, l'artiste native d'Abitibi-Témiscamingue présentait *Country en trois temps* (2009). Tenu dans le sous-sol de l'église Saint-Édouard, à Montréal, l'ovni artistique de Myriam Jacob-Allard explorait l'imaginaire collectif québécois : son côté artisanal et *DIY*, l'expression communautaire d'une époque et, bien sûr, la prégnance de la culture country dans notre société. Le country est une empreinte que l'on cherche parfois à effacer, telle la trace d'un plaisir coupable en marge d'une culture dite savante, celle-là même à laquelle appartiendrait l'art contemporain. Évidemment, il s'agit là d'une certaine vision de l'art – que l'on pourrait qualifier d'élitiste – à laquelle échappe un large pan de l'art actuel, caractérisé plutôt par la prise de risque. Le projet multiforme de Jacob-Allard s'inscrivait dans cette optique, revendiquant une posture inclusive et décomplexée. Fondé sur une approche intergénérationnelle et intégrant différents milieux sociaux, l'événement mettait de l'avant des préoccupations liées à l'univers domestique, dont l'artisanat et la cuisine. En invitant le public à prendre part à des actions collaboratives comme des ateliers de

confection, un buffet créatif ou des séances de danse en ligne, l'artiste parvenait à déstabiliser nos a priori sur des activités et des métiers perçus comme traditionnellement féminins. À la fois exposition et événement participatif, le projet posait les bases d'une pratique artistique qui allait se déployer en étoile à partir d'un tout hétéroclite mais cohérent. Le ton, également, était donné : entre imitation et authenticité se trouve l'enracinement d'une sincérité souterraine, puissante et solide. De *Country en trois temps* vers *T'envoler*, c'est comme le parcours à rebours d'un retour aux origines, là où tout a commencé : la grand-mère maternelle, sa passion pour le country, la musique des postes de radio américains le samedi soir – Chicago, Cincinnati, Nashville –, ses tournées en Winnebago de festival en festival – il y avait annuellement, dans les années 1960 au Québec, pas moins d'une centaine de festivals westerns –, la transmission d'un héritage qui devient un *work in progress*.

LA MÈRE COMME TERRITOIRE CONNU – ET INCONNU

Le country est une
empreinte que l'on cherche
parfois à effacer, telle
la trace d'un plaisir
coupable en marge d'une
culture dite savante,
celle-là même à laquelle
appartiendrait l'art
contemporain.

Parcourir le territoire québécois à la poursuite d'airs country-western n'était pas un problème pour la grand-mère maternelle de l'artiste : il faut plutôt parler d'un plaisir assumé. Dans un sillon nomade similaire, cette dernière collecte des matériaux : témoignages, gestes et images, danses, souvenirs et chansons *a capella* improvisées. Que ce soit lors du fameux Festival Western de Saint-Tite avec l'essai vidéo documentaire *Au cœur du country* (2008), dans lequel des festivalières sont invitées à témoigner de ce que représente pour elles cet événement, à travers une *Entrevue de cuisine* (2008) avec sa grand-mère, ou dans le cadre d'une résidence de création à la Struts & Faucet Gallery de Sackville, au Nouveau-Brunswick, où elle filme des femmes interprétant une chanson transmise par leur mère pour le projet *Mother's Songs* (2016), l'artiste recueille un peu partout les marques d'une culture qui depuis longtemps traverse, en mode aller-retour, nos frontières immédiates. Le territoire cependant n'est pas qu'espaces nommés et terres habitées. C'est aussi de la mère comme territoire dont il est question chez Jacob-Allard. Cet espace d'où l'on arrive au monde, un univers à partir duquel on devient autre. Même dans l'affranchissement et le rejet, on reste lié à ce point d'origine – et de départ – qu'est la mère. C'est un terrain que l'on explore incessamment, depuis les tout premiers instants jusqu'au dernier ; un endroit dans lequel on naît et évolue, d'abord physiquement puis psychologiquement ; un lieu que l'on tente de saisir, de s'approprier, d'incorporer. Puis, au plus près, il faut s'émanciper, prendre distance, s'éloigner et se ressaisir, pour éventuellement revenir.

Car ce sera peine perdue. La filiation est inaliénable. Et la filiation maternelle est d'autant plus forte qu'elle est directe et incarnée. La transmission grand-mère / mère / fille opère comme un matriarcat informel. Dans le travail de Myriam Jacob-Allard, ce pouvoir du lien confère à la mère le statut ambivalent de figure héroïque. Est exemplaire de cette ambivalence la vidéo *Maman, ne t'en fais pas* (2010), où l'artiste réinterprète dans une attitude impassible la chanson éponyme de Marie King, icône québécoise de la musique country-western, afin d'opposer l'idéalisation de la mère à ses contingences quotidiennes, aux aléas de sa vie au jour le jour. La manière dont la culture country idolâtre la figure maternelle, à travers sa musique, nous place en effet devant un paradoxe : aussi élevée soit sa représentation, quasi déifiée, elle demeure la protagoniste d'une existence simple, remplie de responsabilités, traversant les difficultés et les épreuves avec force et courage. Cette image duelle et foncièrement hybride n'est pas étrangère aux valeurs religieuses qui ont infusé le Québec dès le *xix^e* siècle : elle est l'expression d'un clivage par lequel le confinement de la femme aux impératifs domestiques a fait autorité durant de nombreuses années. Alors que le country célèbre cette dichotomie avec une légèreté quasi candide, Myriam Jacob-Allard en fait l'instrument d'un affranchissement. L'histoire de la grand-mère maternelle de l'artiste en témoigne : veuve à trente-huit ans, élevant seule ses neuf enfants, elle fredonne néanmoins un air country qui joue en arrière-plan, telle la trame sonore d'une vie qui raconte et libère tout à la fois. C'est la *superwoman*, la super-maman à la fois bien réelle et pourtant presque une fiction : une représentation d'elle-même, comme superposée en transparence et en temps réel.



